

JEAN-PIERRE MARTIN



QUENEAU LOSOPHE

L'UN
L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

L'un et l'autre

Collection
dirigée par J.-B. Pontalis

Jean-Pierre Martin

QUENEAU
LOSOPHE

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Queneau et le Nord Finistère

Un écrivain aimé peut devenir plus qu'une affinité élective : le médiateur d'une métamorphose. À un moment de ma vie, Queneau, parmi quelques autres, a sans doute joué ce rôle.

Mon Queneau à moi, celui du rire retrouvé et de la sagesse minimale, délivre des enfermements idéologiques comme des discours péremptoirs. Il date d'une époque où au sortir de la nuit du « tout-politique », après des années sans vacance, je cherchais à ressaisir la légèreté et la saveur de la vie. Ravagé par le doute et l'angoisse, je voulais désormais échapper au dogmatisme du militant, tourner le dos aux maîtres-penseurs, fuir l'esprit de sérieux. J'avais trop dit nous. Retrouver ma singularité devenait une urgence. C'était une question de survie.

Il me fallait des échappatoires, des îlots où me mettre un peu en retrait, des stratagèmes pour me tenir, provisoirement du moins, à l'écart du

monde. La littérature me tendait son miroir ironique. Les livres réclamaient un retrait auquel je n'étais plus accoutumé, j'allais me refaire une bibliothèque portative et curative, un vade-mecum pour gueule cassée. Je n'étais pas le seul dans ce cas. Nous ne serions jamais guéris tout à fait mais, au moins, il y aurait rémission.

Dans cette solitude improvisée, je me tournais alors instinctivement vers les insulaires, les génies hybrides, les brahmanes à rebours, les exilés de l'intérieur, vers ceux qui, ayant dû croiser l'Histoire, avaient su ne pas dissoudre dans le temps des autres le battement de leur propre rythme : parmi eux, Michaux, Cendrars, Jouve, Gombrowicz seraient mes compagnons de fugue et de relativisme. Mais aussi, occupant une place très spéciale, Raymond Queneau, dont je lisais et relisais les romans avec délectation (en particulier *Saint Glinglin*, *Les Enfants du limon*, *Le Dimanche de la vie*, *Un rude hiver*, *Loin de Rueil*).

Où ai-je acheté ses livres? Je ne sais plus exactement. Mais je me souviens du bienfait qu'ils m'ont immédiatement procuré, de la façon dont ils m'ont accompagné dans un des moments les plus noirs de mon existence, comment ils m'ont invité à tenir bon dans la voie du gai désespoir. Et je sais aussi comment par la suite ils ont tenu

le coup; comment ils m'ont servi de viatiques de Nantes à Paris, de Paris à Saint-Nazaire, de Saint-Nazaire à Saint-Étienne, de Saint-Étienne à Paris, de Paris à Plounévez-Lochrist, de Plounévez-Lochrist à La Chaulme (Puy-de-Dôme), de La Chaulme à Lyon, de Lyon à Eugene (Oregon), d'Eugene à Lyon, de Lyon à ici, où j'habite maintenant, quelque part dans l'Ardèche du Nord, c'est grand l'Ardèche du Nord. Je sais enfin comment ils ont dépaycé mes voyages, me donnant l'impression agréable, sur les plages de Grèce, dans un hôtel de Bombay, à San Cristóbal de Las Casas avant-le-sous-commandant-Marcos, et jusqu'aux bords du lac Toba à Sumatra, d'être ailleurs que dans un endroit exotique; comment ils sont revenus intacts de ces aventures, un peu hâlés par les tropiques, et toujours cependant très français en un sens, très provinciaux, essentiellement havrais, ou à la rigueur faubouriens. Autant dire qu'ils ont de la bouteille; qu'ils ne sont pas nés de la dernière pluie; qu'ils en connaissent un rayon sur leur auteur présumé; et qu'ils ont pris en quelque sorte, mes Queneau, à force, une dimension internationale.

Pourquoi, plus que d'autres, m'apparut-il alors comme un enfant du siècle? Son origine provinciale et modeste, sa solitude de jeune intellectuel battant le pavé de Paris, son souci philosophique de l'universel et de l'individu, sa façon d'osciller

entre le politique et le métaphysique, l'équilibre précaire de sa vie mentale, sa singularité continûment aux prises avec l'Histoire, réfractaire à tous les mots en isme et à tous les systèmes clos de pensée : tous ces traits, j'ai l'impression de les comprendre de l'intérieur. Après bien des détours, je les fais miens.

Je l'admire en particulier pour son indépendance d'esprit. Comment a-t-il pu se tenir presque droit dans la tempête historique ? Deux guerres, ou plutôt trois ; la première, encore adolescent, passée à fréquenter les salles de cinéma au Havre ; mais les deux autres comme soldat : zouave en 1925-1926, tout près de la ligne de front pendant la guerre du Rif, puis mobilisé en 1939. L'Histoire ne l'a guère épargné. Ma génération a moins écopé. On se retrouve cependant sur l'essentiel, lui et moi, au même point, avec une œuvre en commun qu'il a entièrement écrite tout seul, de sa main, et même pour une part avant ma naissance.

Comment avait-il préservé sa singularité ? résisté à l'enrôlement ? Ses déchirements intérieurs, ses crises successives (dans son adolescence avec prolongations, au cours de sa psychanalyse, ou bien après la période surréaliste) auraient pu le conduire comme bien d'autres (comme Nizan, Drieu, Aragon, Sartre, ou son ami Leiris) vers la politique. Il s'était approché de ce feu. Mais sans s'y brûler les ailes. Il est vrai qu'il n'avait pas été un héros, mais

il n'avait jamais hurlé avec la meute ; tenant bon sans doute grâce aux livres (dans son journal, la liste de ses lectures est impressionnante) ; incarnant à la perfection la sagesse du roman ; trouvant dans la poésie un exercice salutaire d'ironie et d'incantation ; faisant dignement face, grâce à une distance maintenue par le doute, le rire, mais, surtout, constamment happé par le sentiment d'une transcendance, d'une dimension cosmogonique, d'un universel qu'aucune entreprise encyclopédique ne parviendrait jamais à saisir ; restant ainsi en apparence à la surface du langage, attentif à ses tics comme à ses inventions, mais n'abdiquant aucunement sur le pouvoir de la pensée, ne cédant en rien sur la profondeur et, oserai-je le dire, sur la métaphysique.

J'ai lu Queneau très jeune, enfin je veux dire après ma mort, à l'époque de ma renaissance, quelque part entre vingt et trente ans. Avais-je conscience du pas de côté qu'avec lui je faisais ? De ce hasard objectif qui me l'avait fait rencontrer, lui, parmi tant d'autres lectures possibles, avec quelques autres écrivains qui me redonneraient une santé ? (On ne dit pas assez ce qu'il y a à la fois de fortuit, de miraculeux, sinon de destinal dans nos autobiographies de lecteurs.)

Je me revois au milieu des champs de choux-

fleurs et d'artichauts, non loin de la mer, dans une maison battue par les vents, à Plounévez-Lochrist, prenant des crises de fou rire à la lecture du *Dimanche de la vie* — lorsque Valentin Brû parlait seul en voyage de noces ou vendait ses cadres pour photographies. Sur la plage de Keremma jonchée de goémon, bordée de fermes où l'on faisait pousser des carottes dans le sable, les personnages lunaires de Queneau s'étaient tous donné rendez-vous : Vincent Tuquedenne, Roland Travy, Purpulan, Pierrot, Julia, Lehameau, des Cigales, Zazie, l'oncle Gabriel, Cidrolin...

On ne pouvait pas trouver un cadre moins approprié : Queneau avait fustigé le « solennel emmerdement de la ruralité ». Lui, hors de l'asphalte des trottoirs, hors des rues, des cafés, des autobus, des cages d'escalier, des foules en file à fendre, il aurait dépéri. C'est là pourtant qu'entre un piano et les livres qu'il avait laissés (il allait mourir sous peu) je revivais. Aux côtés de Michaux, Cendrars, Borges et quelques autres, il occupait dans mon cœur une place sans équivalent. Il m'était, croyais-je, le plus familier des écrivains — et comme un contemporain. J'avais raté ma jeunesse, vécu mon enfance dans un brouillard ? Avec lui, je faisais même marche arrière, me retrouvant jeune homme dans les années mille neuf cent vingt — au carrefour des chemins qui

bifurquent. Ça faisait relativiser. Tout serait possible, encore. Queneau m'était thérapeutique.

À vrai dire, mon goût pour Queneau n'était sans doute pas tout à fait étranger aux engagements dont pourtant il contribuait à me déprendre. Il était à sa façon antiautoritaire : avec lui, on démontrait la pompe de tous les discours de maîtrise, celui du savoir académique comme celui du pouvoir politique. Avec lui, on n'était plus dupe d'aucun langage, on défiait la pose des cuistres et des dominants. Et puis il déplaçait le combat sur le terrain de la guerre des langues. Les mondes déchirés à jamais, on pourrait au moins les réunir dans le français égalitaire qu'il avait imaginé, son utopie singulière : le néo-français.

Au moment où je commençais à me réconcilier avec moi-même — ne rejetant pas mon passé et sa révolte logique, mais tâchant de le libérer de la spirale du « tout-politique » et de l'emportement —, Queneau était une bouffée d'air. J'avais été traumatisé par la morgue de tous les discours de pouvoir. Ne pouvant adhérer, après la croyance politique, à quelque religiosité que ce fût, je percevais confusément, à travers lui, une nouvelle jeunesse possible dans le rapport à la littérature, une condition désaffublée, débarrassée des vieux fantasmes romantiques. L'histoire de son œuvre semblait me raconter, dans les détours sans fin d'un questionnement perpétuel, tout à la fois phi-

losophique, spirituel et tragi-comique, une patiente décontamination de l'idéologie par la littérature.

Depuis ce temps, dans mon esprit, Queneau et le Nord Finistère sont indissociablement liés. L'absence du Nord Finistère dans cette œuvre n'est pas une de ses moindres énigmes.

Raymond et Thelonious

La scène se passe toujours dans une maison aux abords de Plounévez-Lochrist, à trois kilomètres de la plage de Keremma, au milieu des champs d'artichauts et de choux-fleurs. Scène historique, dans le cadre venté du Nord Finistère.

Un homme jeune encore, pas encore la trentaine, cherche à quitter le passé. Il veut échapper à lui-même. Il ne se résout pas à faire une psychanalyse, mais se trouve des dérivatifs. Monk et Queneau sont deux de ses subterfuges. Il lit compulsivement, fait compulsivement le jardin, regarde compulsivement la mer, passe ainsi des heures à se refaire une santé — du moins, à se guérir un peu des années survoltées. Il sillonne la région tantôt à vélo, tantôt dans une deux-chevaux camionnette d'âge mûr qu'il a prénommée Julia.

Il joue aussi compulsivement du piano.

Le piano était un luxe qu'il s'était pendant des années interdit. À cette époque de sa vie, il tentait

une réconciliation. Il avait dans ce but acheté un piano d'occasion à bas prix, un piano anglais, et de là il repartait de zéro, refaisant à sa modeste mesure l'histoire du jazz, de Scott Joplin à Herbie Hancock, en passant par Bill Evans, Bud Powell et Thelonious Sphere Monk, dont il s'efforçait de retranscrire les chorus.

Autant dire que Raymond Queneau avait, de l'autre côté de l'Atlantique, des concurrents sérieux et, dans l'ensemble, d'une autre couleur de peau.

Les uns cependant n'éliminaient aucunement l'autre, et réciproquement.

Entre le jazz et Queneau s'instaurait au contraire un étrange dialogue dont cet homme plus jeune que la moyenne à son âge, un peu illuminé sur les bords, se faisait en quelque sorte l'intercesseur.

Il lisait Queneau comme il écoutait Charlie Parker, reconnaissait dans *Anthropology* les harmonies de *How High the Moon* en même temps qu'il déchiffrait des traces du *Parménide* dans le récit du *Chiendent*. Il pouvait aussi bien ignorer tout cela, se laissant aller au plaisir du tempo. La façon dont Queneau reprenait de grands standards de la littérature jusqu'aux plus éculés (ainsi le poème de Ronsard « Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle » devenait « Si tu t'imagines fillette fillette »), sa façon aussi de faire bégayer le popo le popo le poème, d'en déplier les sonorités, ses chorus romanesques qui regardaient

avec ironie le passé de la littérature, toutes ces ruses trouvaient comme un écho lointain dans ce moment où, à la fin de la guerre, le be-bop cherchait à sortir des ornières d'un jazz qui déjà risquait de virer à l'académisme.

Il prétendait, ce presque jeune homme, avoir suscité une rencontre assez unique entre deux êtres qui jusqu'alors ne semblaient pas vraiment faits l'un pour l'autre : grâce à lui, Thelonious Sphere Monk et Raymond Queneau s'entrevoyaient. Brieèvement, il est vrai, furtivement, chacun ignorant la petite part commune à deux génies singuliers que plus d'un océan sépare. L'un faisait dissoner le jazz, l'autre la littérature, et tous deux étaient des obsessionnels. L'un allait mourir mutique, l'autre non, mais tous deux avaient fait une nouvelle musique, dont l'habitant du Nord Finistère s'efforçait de comprendre le chemin souterrain : dans nos préférences forcenées, les alliances incongrues créent des fils conducteurs.

*Comment la philosophie fut inventée
à la maison d'arrêt de Saint-Nazaire*

À cette époque de ma vie qui s'était échouée sur les rivages du Nord Finistère, au sortir d'une adolescence prolongée, je m'étais comme forcé à une sorte d'adieu provisoire à la philosophie, ayant ainsi l'impression de quitter une région dangereuse du monde — dangereuse pour moi, bien sûr, et l'on pourra trouver là, de ma part, bien de la faiblesse.

À tort ou à raison, dans mon esprit, mon goût personnel pour la philosophie, mon imaginaire théorique et ma propension à l'abstraction étaient pour une part responsables de mes errances passées. Non pas la philosophie en tant que telle, mais ce qu'un jeune homme de dix-huit ans avait pu croire trouver en elle, un système qui ferait réponse à tout, une tyrannie du concept et de la conviction péremptoire — le contraire de la philosophie, dira-t-on, si l'on omet une tendance historique qui a conduit, dans la tradition occidentale,

de la philosophie au philosophisme, et du philosophisme au marxisme comme horizon indépassable.

Je me disais alors, peut-être déraisonnablement, qu'il y avait un rapport entre, d'une part, la terreur morale exercée par les systèmes d'inféodation avec concept figé et théorie arrêtée et, d'autre part, la terreur totalitaire en germe dans le péremptoire du militant, cette terreur dont j'avais été, dans ma prime jeunesse, à la fois porteur et victime.

J'étais donc en train de passer de la philosophie à la littérature, ou plutôt, dans ce transfert, de chercher un entre-deux, de garder ce qu'il y a de meilleur dans la pensée qu'on nomme « philosophique », et de le retrouver dans la littérature.

Ce qui fait que je méditais cette phrase que Musil dit à propos d'Ulrich dans *L'Homme sans qualités* : « Il n'était pas philosophe. Les philosophes sont des violents qui, faute d'armée à leur disposition, se soumettent le monde en l'enfermant dans un système. » Et cette autre encore : « Un homme qui cherche la vérité se fait savant ; un homme qui veut laisser sa subjectivité s'épanouir devient, peut-être, écrivain ; mais que doit faire un homme qui cherche quelque chose situé entre les deux ? »

Les réflexions qui étaient alors les miennes, qui commençaient à susciter en moi une certaine

méfiance à l'égard de cet abus de pensée (comme on dit abus d'alcool) que peut générer un certain exercice de la philosophie, ces réflexions prudentes, il me semblait que Queneau se les était faites très tôt, qu'il les avait affrontées au bon moment, qu'il leur avait trouvé, à sa manière, des issues, qu'il avait évité les pièges dans lesquels, moi, j'étais tombé à pieds joints.

Et en fin de compte nous étions tous deux passés de la philosophie à la littérature — même si ce passage avait été chez lui plus marquant sur le plan de la réputation.

J'avais d'abord lu sans arrière-pensée ses livres pour ce qu'ils m'offraient de rire et d'énigme. Et, le connaissant mieux, voilà que je débusquais une autre raison souterraine pour laquelle il s'était offert à moi, dans cette vie du Nord Finistère, comme une de mes planches de salut.

Mais il y avait une différence assez profonde, sur un autre plan, entre Queneau et moi. Étant tombé dans un trou dont il s'était gardé d'approcher, étant revenu au bord du gouffre dans un état délabré qu'il n'avait pu connaître, j'avais plus de raisons que lui de donner un nom à l'entreprise de salubrité intime grâce à laquelle je m'en étais sorti.

Ce sauvetage de soi-même face aux systèmes inféodés, cette préservation de la pensée person-

nelle menacée par toutes les formes dominatrices qui nous permet de réfléchir par nous-mêmes et de continuer à douter, je nommai cela la losophie.

À cette époque de ma vie, je n'avais à peu près consenti à écrire qu'un mémoire de maîtrise dont le titre, ma foi assez vif, ne me déplâit toujours pas : « Hegel et la mercière » — un travail médiocre au regard de mes possibilités, disons du moins inabouti, qui cependant laissa pantois les deux membres de mon jury, deux éminents universitaires, l'un professeur de littérature, l'autre de philosophie, tout spécialement venus pour moi de la Sorbonne, lors d'une soutenance au parloir de la prison de Saint-Nazaire dans laquelle j'étais alors provisoirement détenu, avant le Nord Finistère, pour une durée indéterminée.

C'est là, dans ce cadre, en présence d'un maton à l'œil perplexe et à l'oreille attentive (habitué qu'il était à ce qu'une seule et unique visiteuse me rende visite deux fois par semaine, à moins que ce ne fût mon avocat, qui m'avait précisément conseillé de ne pas lâcher mes études dans de telles circonstances), oui, c'est dans ce cadre que je nommai pour la première fois dans le monde un espoir pour tous les êtres désemparés qui ne trouvaient satisfaction dans aucun secteur repérable et délimité de l'art ou de la pensée. Cet espoir se nommait la losophie. Il allait introduire dans les

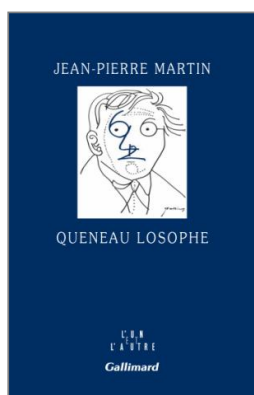
savoirs disparates une discipline unifiante qui leur manquait cruellement. J'avais beaucoup hésité sur le mot, expliquais-je à mes auditeurs. Le terme de philotérature m'avait séduit quelque temps. Je lui avais trouvé trop de charge quand il fallait au contraire signifier un allègement. L'éviction du phi donnait au mot, leur disais-je pour me défendre, plus de légèreté. J'aurais même désiré un mot encore plus court, un monomot, une syllabe, mais il est rare qu'une syllabe rallie derrière elle beaucoup d'êtres désemparés.

Or, il me semblait que, s'il y avait au monde un losophe, ce losophe s'appelait Queneau. Tout plaidait en sa faveur et en ce sens. J'alléguais qu'il était né dans une mercerie, circonstance à laquelle il était légitime de prêter une attention et une importance dignes de l'événement; qu'il avait tenté de réconcilier ce fait avec la lecture précoce de Hegel et de quelques autres penseurs systématiques du même tabac; que la losophie venait du court-circuit que cette tentative de réconciliation produisait malgré elle; que si l'expression de Hegel, « le dimanche de la vie », avait pu être convertie en un titre de fiction, que si la fin de l'histoire, une fois qu'elle avait été fondue dans un imaginaire trivial, n'était plus un concept hégélien, c'est qu'une sagesse du roman avait commencé à se construire sur les ruines de la philosophie, dans un ailleurs de tous les savoirs.

*Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 4 mars 2011.
Dépôt légal : mars 2011.
Numéro d'imprimeur : 78466.*

ISBN 978-2-07-013108-2/Imprimé en France.

177848



Queneau losophe Jean-Pierre Martin

Cette édition électronique du livre
Queneau losophe de *Jean-Pierre Martin*
a été réalisée le 09 mars 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131082).

Code Sodis : N45076 - ISBN : 9782072415937.

Numéro d'édition : 177848.